BnF Gallica

Les quatre saisons littéraires.

L'été

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Desfontaines, François-Georges (1733-1825). Auteur du texte. Les quatre saisons littéraires. L'été. 1785.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

INVENTAIRE
e12.094

LES QUATRE SAISONS LITTÉRAIRES.

ÉTÉ. 1785.

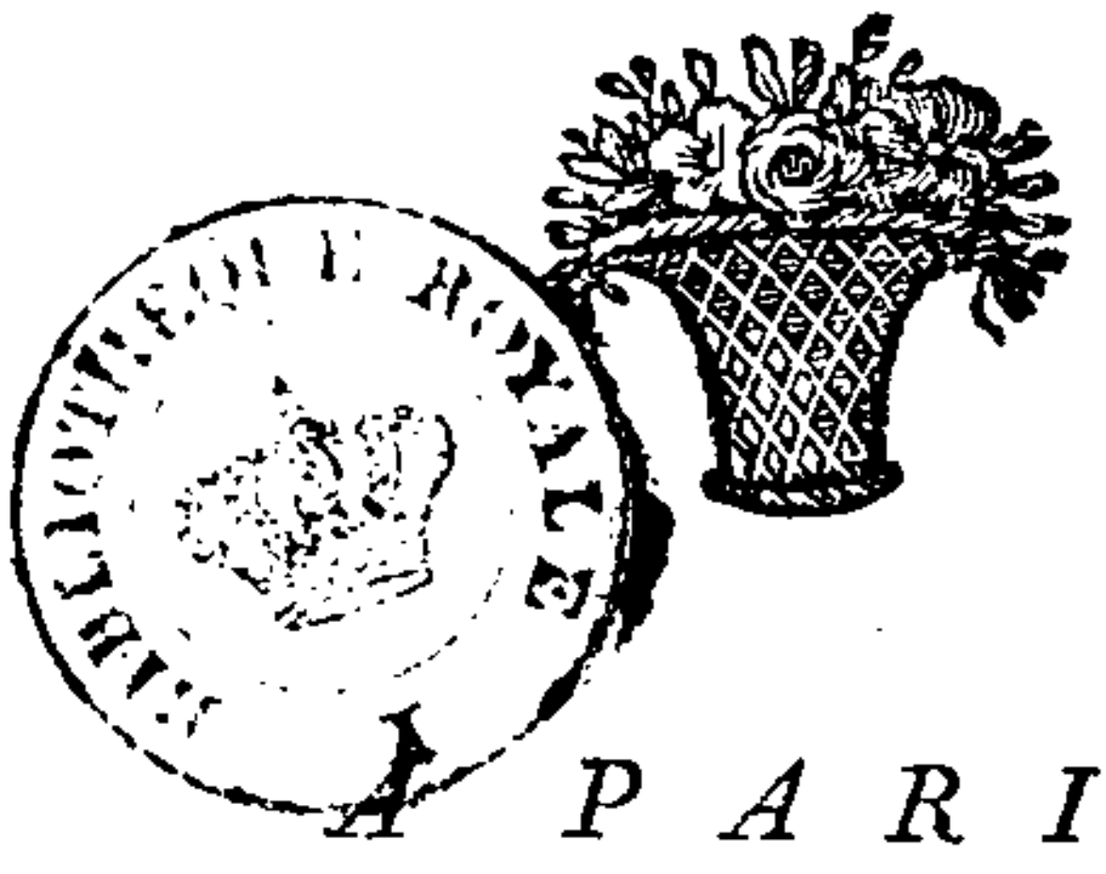
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LES

QUATRE SAISONS

LITTÉRAIRES.

TÉTÉ.



A PARIS,

Chez le Rédacteur, rue St-Benoît, N°. 16.

Et chez CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue de Sorbonne.

M DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

12094

Ve

AVIS.

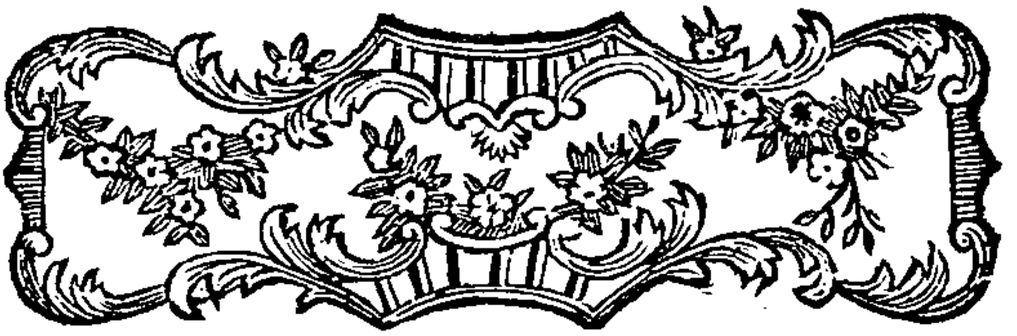
Un évènement que nous ne pouvions prévoir ne nous a pas permis de faire paroître ce ſecond Volume à l'époque pour laquelle il avoit été annoncé. Nous croyons même devoir prévenir nos Lecteurs que le Volume ſuivant ſe ſentira néceſſairement de ce retard. Mais nous eſpérons que ce ſera le dernier qu'éprouvera ce petit Ouvrage.

Les Perſonnes qui déſireront faire inſérer quelques Pièces dans ce Recueil, ſont priées de les adreſſer, *port franc*, à M. Desfontaines de la Vallée, rue St-Benoît, N°. 16.

L'Ouvrage ſe trouve à la même adreſſe. Le prix de chaque Volume eſt de 1 livre 10 ſols. La Collection de l'Année, qui ſera de quatre Volumes, ſe payera 6 livres. Les

Perſonnes qui voudront ſe la procurer, auront la bonté de faire paſſer cette ſomme au Rédacteur, qui ſe chargera d'envoyer chaque Volume à l'époque où il doit paroître, *port franc*, ſoit à Paris, ſoit en Province.

LES



LES QUATRE SAISONS LITTÉRAIRES.

CHANSON.

AIR : *Jupiter un jour en fureur.*

A PEINE a-t-on banni du Ciel
L'aimable Fils de Citherée,
Que toute la Troupe ſacrée
Eprouve un ennui mortel :
L'Amour amuſoit les Déeſſes,
Quelquefois même il faiſoit mieux ;
L'Amour eſt ingénieux
Juſque dans ſes careſſes.

✣✣

Pour ſuccéder à ſes emplois,
Pour ſuppléer à ſon abſence,
L'Olimpe par reconnoiſſance
Du Dieu des Jardins fit choix :
De Cupidon il eſt le frère ;
On l'a découvert depuis peu,
Et les Autels de ce Dieu
Sont ceux que l'on préfère.

⁂

Il eſt moins poli que l'Amour,
Même on l'accuſe d'inſolence ;
Cette manière bonne en France
Déplut au divin ſéjour :
Croiroit-on que la jalouſie
Se gliſsât même dans les Cieux ?
J'ai toujours trouvé les Dieux
Mauvaiſe compagnie.

⁂

A ſon tour il fut donc banni
Quoiqu'il eût pour lui les Déeſſes
Pallas même fit des baſſeſſes
Dont Vénus auroit rougi :

Il fut renvoyé ſur la terre,
L'Amour au Ciel fut rappellé;
Mais on s'en eſt conſolé
En ſe ſervant du frère.

Par le Comte L. DE N.

COUPLETS

Sur le Retour de M. le Duc DE CH.....

AIR : *A la Revenue de Noël, chacun, &c.*

ICI que tout ſoit réjoui,
Voici la fin de notre ennui:
Quelqu'un nous revient aujourd'hui
Qui nous rendra gais comme lui.

*

Lorſque jadis on l'exila
Chez lui toute la France alla;
Il fallut qu'on le rappella
Pour que Paris ſe repeupla.

*

Sait-on s'il ſe repoſera,
Ou bien s'il recommencera ?
Mais bien fin qui s'en paſſera
Et plus fin qui s'en ſervira.

Par M. le Chevalier DE ...

RONDE DIALOGUÉE,

Pour la guériſon de Madame la Marquiſe DE MONC., *entre Madame* DUGAZON *&* *M.* MICHU.

AIR .... *Dans la vigne du Voiſin.*

Madame DUGAZON.

QU'EUX ennuis! Mais j'en ſomm'quitte,
Adieu crainte; adieu chagrin:
La voilà qui reſſuſcite,
Je r'verrons des jours ſereins.

M. MICHU.

Mais c'te chienn' de maladie,
Dit' nous donc ce que c'étoit ?

Madame DUGAZON.

C'étoit une épidémie,
Car chacun s'en reſſentoit.

M. MICHU.

Oui, j'avions tous le vertige;
J'nons jamais vu tant d'tracas.

Madame DUGAZON.

Dam' frappé l'arb' ſur la tige
Toutes les branch' tomb' à bas.

M. MICHU.

C'eſt un mond' que c'te famille.

Madame DUGAZON.

Dam' ça peut s'croire aiſément,
N'y a qu'à bien aimer la fille
Et d'la mère on d'vient l'enfant.

Madame DUGAZON.

All' qu'avoit tant de cervelle,
All' n'nommoit rien par ſon nom.

(1) L'Ange qui veilloit près d'elle,
All' disoit c'est un démon ;
Jour & nuit l'démon s'démène :
Il a beau faire & crier ;
L'petit démon perdoit sa peine
Sans l'secours d'un grand sorcier (2).

Madame DUGAZON.

Drès que l'sorcier se présente
V'là la mort qui s'met à fuir ;
V'là que la Dam' est mécontente
De c'qu'on l'empêch' de mourir.
All' se fâch', le sorcier gronde,
Il devient l'maître céans :
C'est le premier homme du monde
Pour apprendre à vivre aux gens.

M. MICHU.

(3) Montrez-nous c'te bonne amie
Qui disoit près d'ell tout bas :

---

(1) Madame DE B.... qui gardoit Madame sa tante.
(2) M. BARTHÉS.
(3) Madame la Mar. DE L....

Si l'bon Dieu m'la rend envie
Les pauv'gens n's'en plaindront pas.

Madame DUGAZON.

Non, j'ſavons ſa crainte extrême
Qu'ſon ſecret n'ſoit répété.

M. MICHU.

Bon, juſqu'aux priſonniers même
Peuv' le dire en liberté (1).
Ça doit faire un' riche Dame.

Madame DUGAZON.

Aucun pauvre n'en dout'ra.

M. MICHU.

Ça doit faire un' bonne femme.

Madame DUGAZON.

Et ſans êt' plus bêt' pour ça.

---

(1) Tout le monde connoît la belle action de Madame la Mar. DE L....

M. MICHU.

L'esprit, l'or & la noblesse
Tout c'la n'est beau qu'à moitié :
C'qu'est beau, c'est d'êt' la maitresse
Qui donn' des l'çons d'amitié.

Par M. le Ch. DE *B...*

COUPLETS

Chantés dans une Fête donnée à M. le Duc DE *CH..., à son retour de Chanteloup.*

AIR : *De Joconde.*

QUE dans ton aimable loisir,
Sans ennui, sans affaire,
Je reconnois avec plaisir
Ton heureux caractère !
Quand on a si long-tems conduit
Et la paix & la guerre,
Il faut un excellent esprit
Pour savoir ne rien faire,

A Madame DE CH....

Faite pour la Société
Vous goûtiez la retraite ;
Paris vous voit, eſt enchanté,
Chanteloup vous regrette ;
C'eſt un avantage bien doux,
C'eſt le premier des vôtres,
D'être par-tout bien avec vous
Et mieux avec les autres.

A Madame DE GR...

On ne ſauroit plus la quitter
Alors qu'on l'a connue ;
On ne ſauroit la remplacer
Alors qu'on l'a perdue ;
Cependant s'il falloit opter,
J'aimerois mieux peut-être,
Etre encore à la regretter
Que ne pas la connoître.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Acad. Fr.*

COUPLET

A Madame la Comteſſe DE LA *M.*

AIR : *Du Serin qui vous fait envie.*

HÉLÈNE eſt bonne, Hélène eſt tendre,
Hélène eſt faite pour charmer ;
Qui la voit deſire l'entendre,
Et qui la connoît doit l'aimer ;
On dit qu'elle eſt un peu changeante,
Ah ! ſur ce point je la défends :
J'ai droit de la trouver conſtante,
Elle me hait depuis trente ans.

Par M. MOREAU, *Hiſtor. de France.*

COUPLETS

Chantés par des Troubadours dans un Bal chez la Reine.

AIR : *O ma tendre Musette.*

De l'heureuse Provence
Antiques Habitans ;
Nous ramenons la danse
Et les mœurs du vieux tems ;
Mais nous trouvons en France,
Sous un Roi bienfaisant,
Et la douce espérance
Et l'amour du présent.

J'ai vu dans le bel âge
Des anciens Troubadours,
Du Boristhène au Tage,
Les Cités & les Cours.

Une Reine plus belle
N'a point reçu les vœux
D'un Peuple aussi fidèle,
D'un Roi plus vertueux.

François pour vos modèles
Vous suivez à la fois
Vos Princes & vos Belles,
Vos Belles & vos Rois.
Par une double chaîne
Le Trône & la beauté
Donnent à votre Reine
Leur double autorité.

Par M. le Chevalier DE RHUL...

CHANSON.

AIR : *On compteroit les diamans.*

NON je n'ai point d'ambition
Que celle de paroître aimable ;
J'ai des goûts, point de paſſion,
Mais j'aime le lit & la table.
Hélas ! eſt-ce donc un malheur
D'abandonner faveurs, richeſſe
Quand on ſait partager ſon cœur
Entre l'amour & la pareſſe ?

++

Les plaiſirs ſont de vrais amis
Qu'on aime & qui ne trompent guère ;
Et la gloire eſt à mon avis
Une maitreſſe trop légère.
Tel qui près d'elle eſt en faveur,
S'il eſt malheureux l'importune ;
Elle couronne le bonheur
Et ſuit le char de la fortune.

++

La vive & tendre volupté
Nous charme & n'a point de caprice ;
Il faut en être maltraité
Pour oſer la nommer un vice ;
La raiſon au fond de ſon cœur
Se dit, en lui rendant hommage,
Je ſuis heureuſe.... Et ſans bonheur :
Elle jouit ;..... & moi j'enrage.

Par M. le Vic. DE SE...

A MADAME LA C. DE G.

CHANSON

Faite dans une Société dont l'amusement étoit d'étudier des Livres de Chiromancie, & d'apprendre à lire la bonne aventure dans les lignes de la main.

AIR : *Je vais te voir charmante Lise.*

DONNEZ-MOI cette main chérie
Où se peint le secret des Dieux :
Je doute fort que sa magie
Egale celle de vos yeux :
Dans ceux-ci mon ame attendrie
A lu quelquefois son destin ;
Mais vous savez que de ma vie
Je n'appris rien de votre main.

Ah ! si votre cœur moins rebelle
Daignoit écouter mes soupirs ;
Si l'amitié la plus fidelle
Donnoit quelque droit aux plaisirs !

Pour prix d'une flamme ſi pure;
Ma bouche, Eglé, ſur votre main,
Trouveroit la bonne aventure
Que mes yeux y cherchent envain.

Par M. Moreau.

CHANSON

*A Meſdames la C. du Ch** & la M. de D***

Air : *Que ne ſuis-je la fougère.*

S'il falloit à la plus belle
De ces deux charmantes Sœurs,
Offrir le portrait fidèle
De ſes attraits enchanteurs;
Ma peine ſeroit extrême,
Et les voyant toutes deux :
Je dirois à l'Amour même,
Oſe choiſir ſi tu peux.

La beauté peut nous ſurprendre
Un hommage paſſager,
Et celui que je veux rendre
Ne pourroit ſe partager ;
Viens Amour, tu peux m'apprendre
A qui s'adreſſent mes ſons :
Dis-moi quelle eſt la plus tendre
Et porte lui mes Chanſons.

Par M. Moreau.

LA VIEILLESSE.

ROMANCE

A Madame la Comtesse de G.

Air : *Que ne ſuis-je la fougère.*

Quand la vieilleſſe commence ;
La douceur de ſoupirer
Eſt l'unique jouiſſance
Qu'il ſoit permis d'eſpérer :

L'amour fuit, l'amitié tendre
Vient alors lui reſſembler ;
Trop peu pour oſer prétendre,
Aſſez pour nous conſoler.

Adieu folle & douce ivreſſe
Que je pris pour le bonheur !
J'eus des ſens dans ma jeuneſſe ;
Il me reſte encore un cœur :
Que celle à qui je le donne
Daigne en approuver l'ardeur ;
Je dirai : mes jours d'automne
Ont encor quelque chaleur.

Pour l'amour tout eſt délire,
Tourment, extaſe, ou fureur ;
Pour l'amitié qui ſoupire,
Tout eſt plaiſir & faveur.
Eglé règne ſur mon ame
Sans en troubler le repos ;
Et mes deſirs & ma flâme
N'alarment plus mes rivaux.

Je la verrai pourſuivie
Par la foule des Amours ;
Et le déclin de ma vie
Jouira de ſes beaux jours.
Tel, ſur ſa tige inclinée,
Un chêne après trois cents ans
Croit renaître chaque année
Avec les fleurs du printems.

Par le même.

LE NOVICE DE LA TRAPPE.

ROMANCE.

LAINVAL aimoit Arſenne
Et ne put l'obtenir ;
Traînant par-tout ſa chaîne
Il cherchoit à mourir :
A la Trappe il eſpère
Terminer ſon ennui ;
Il entre au Monaſtère,
L'amour entre avec lui.

⁂

En lui donnant la haire ;
Qu'il reçoit à genoux :
L'Abbé lui dit, mon Frère,
Quel nom porterez-vous ?
Ah ! qu'on m'appelle Arſenne :
Ce nom, qui fit mon ſort,
En redoublant ma peine,
Avancera ma mort.

*

Frère Arſenne eſt Novice
Et ſert d'exemple à tous ;
Diſcipline & ſilice
Lui paroiſſent trop doux.
Pour éteindre ſa flamme
Il fait de vains efforts ;
On ne guérit point l'ame
En déchirant le corps.

*

Il s'écoule une année
Sans qu'il ſoit plus heureux ;
Enfin vient la journée
De prononcer ſes vœux.

Il héſite, il chancèle,
Sentant bien qu'à jamais
Son cœur ſera fidèle
Aux premiers qu'il a faits.

*

Le déſeſpoir l'emporte;
Mais dans l'inſtant fatal
Un homme eſt à la porte
Qui demande Lainval;
On le refuſe : il crie :
Lainval, mon doux ami,
Ta Maitreſſe chérie
Vient t'arracher d'ici.

*

Au fond du Monaſtère
Cette voix retentit;
Du pied du Sanctuaire
Le Frère l'entendit :
Il court hors de lui-même
A des accents ſi doux;
Il voit l'objet qu'il aime
Et tombe à ſes genoux.

*

Sa Maitreſſe adorée
Lui préſente la main ;
Le Ciel l'a délivrée
D'un Tuteur inhumain ;
Ce Couple qui s'adore
Fuit loin de ce ſéjour :
Tous deux pleurent encore,
Mais des larmes d'amour.

Par M. le Chevalier DE FLORIAN.

LA PETITE INNOCENTE.

DITES à Jeanne : ma Mie,
Aimer eſt-ce une folie ?
L'innocente n'en ſait rien. *Bis.*
Dites à Jeanne : ma Mie,
Vous êtes jeune & jolie,
La friponne le ſait bien.

Quand Jean rencontre la Belle,
Pourquoi Jeanne rougit-elle ?
L'innocente n'en ſait rien. *Bis.*
Quand Jean embraſſe la Belle,
Son audace lui plaît-elle ?
La friponne le ſait bien.

Loin du Berger qu'elle adore,
Quel mal ſecret la dévore ?
L'innocente n'en ſait rien. *Bis.*

Près du Berger qu'elle adore
Ce mal dure-t-il encore ?
La friponne le ſait bien.

POÉSIES

POESIES DIVERSES.

POESIES DIVERSES.

ODE

SUR LES ENVIRONS DE PARIS.

Quoi! de Tibur, de Lucretile
Horace a vanté les douceurs,
Et nous, dans un oubli ſtérile
Nous laiſſons nos bords enchanteurs;
Nous taiſons ces frais Eliſées,
Ces retraites favoriſées

Du zéphir, du calme & des eaux ;
Où l'œil croit voir, loin des bords ſombres
Tout un Peuple d'heureuſes ombres
Errer encor ſous des berceaux.

Seroit-ce l'onde du Penée
Qui ſerpente dans ces vallons ?
Tivoli, Blanduſe, Albunée,
Vous n'êtes plus que de vains noms.
Ah ! mieux que dans les bois d'Algide ;
Orion ſuit le daim timide
Sous les hauts chênes de Senar ;
Et Céphale toujours fidelle
Y voit de l'Aurore plus belle
Etinceler l'humide char.

La Seine & l'Aurore deſcendent
Vers la Reine de nos Cités ;
Leurs ondes, leurs rayons s'étendent
Entre des Palais enchantés :
Un double Fleuve la partage,
Le Louvre y baigne ſon image

Peinte dans ce vaſte miroir;
Plus loin, le pavillon de Flore
Verra le ſoleil qui le dore
Rougir les nuages du ſoir.

Jardin pompeux qui nous étales
Le faſte du Trône & des arts,
Je laiſſe tes ombres royales:
Là, m'appelle le Champ de Mars;
Là, *Vincenne*, eſpoir des Driades,
Paſſy, fameux par ſes Naïades,
Auteuil, qu'aima le Dieu des Vers,
Fontenai couronné de Roſes,
Et toi *Meudon*, toi qui repoſes
Sous des ombrages toujours verds.

La colline qui vers le Pôle
Borne nos fertiles Marais,
Occupe les Enfans d'Eole
A broyer les dons de Cérès;
Vanvres qu'habite Galathée,
Sait du lait que donne Amalthée

Epaiſſir les flots écumeux ;
Et Sève, d'une pure argile,
Compoſe l'albâtre fragile
Où Moka nous verſe ſes feux.

Mais le Dieu léger d'Idalie
Me ramène à ce bois charmant,
Où l'infortune de Pavie
M'offre un antique Monument ;
Mille chars dans ces routes ſombres
Se croiſant ſous leurs vertes ombres
Y promènent mille beautés.
Tous les papillons de Cythère
Y ſuivent d'une aîle légère
Ces cœurs par Zéphire emportés.

Eſt-ce l'art magique d'Armide
Qui te ſuſpend à ces côteaux ?
Toi qui fais d'un cours ſi rapide
Deſcendre l'ombrage & les eaux.
Que de caſcades bondiſſantes
Tombent en nappes blanchiſſantes

Et s'engouffrent dans ces baſſins !
Tandis que l'écume élancée,
De l'onde par l'onde preſſée,
Rejaillit au front des ſapins.

Hebé, plus fraîche & moins ornée,
Plaît mieux que l'auguſte Junon.
Verſailles, ta pompe étonnée
Cède aux graces de *Trianon* :
Je ſais que tes nobles merveilles
Epuisèrent les doctes veilles
Des arts ſoumis à tes deſirs :
Louis te combla de largeſſes,
Tu me préſentes des richeſſes
Et mon cœur cherche des plaiſirs.

Je voulois chanter ſur ma lyre
Ermenonville & *Chantilly* ;
Mais le Printems vient de ſourire
Dans les bocages de *Marly* :
Epris de leurs graces nouvelles,
Mon cœur, y vole ſur les aîles

Et de Zéphire & de l'Amour.
Que j'aime ces légers portiques
Couronnés de ces bois antiques
Que respectent les feux du jour !

Vénus n'est plus dans Amathonte,
Vénus habite ces jardins :
L'Olimpe céderoit sans honte
Aux charmes de ces lieux divins ;
Là, quand la paisible Diane
Ramenant son char diaphane
De ses feux argente les airs,
Des Nymphes la foule folâtre
Danse, & foule d'un pied d'albâtre
L'émeraude des tapis verds.

Toujours sur ces rives fleuries
Les Graces cueillent leurs bouquets :
Toujours les tendres rêveries
Sont errantes dans ces bosquets.
Des fleurs l'haleine parfumée,
Le doux bruit de l'onde animée,

Tout rend ces bords délicieux;
L'œil s'y plaît, le cœur y ſoupire;
C'eſt ici que j'aimai Delphire;
Muſe couronne ces beaux lieux.

Par M. LEBRUN.

VERS

Pour mettre au bas du Portrait de M. l'Abbé ARNAUD.

CRITIQUE ingénieux, Philoſophe, Orateur,
ARNAUD ſut égaler Platon & Démoſthènes;
Et de l'antique Grèce, ardent admirateur,
Il vécut à Paris en Citoyen d'Athènes.

Par M. C...

LE MÉRITE ET LE HAZARD.

On m'a conté qu'au Temple de la Gloire
Le Mérite une fois eut le desir d'aller;
Vous devinez sans qu'il faille en parler,
Des Envieux la méchanceté noire;
Ce qu'il eut de périls, d'obstacles à braver:
Comme il ne rampe point, sans peine l'on peut croire
Qu'il étoit tard lorsqu'il put arriver;
Mais vous pensez au moins qu'il dut trouver
Le Temple ouvert & la couronne prête:
Vous vous trompez, le Temple étoit fermé.
Il ne se plaignit point; on sait qu'il est modeste:
Près de lui cependant un aveugle Portier,
De tems en temps sans se faire prier,
Ouvroit à mille fous, qui marchoient d'un air leste;
Sans examen il les faisoit entrer;
Leur course étoit rapide & leur chûte étoit prompte:
Arrivés pleins d'orgueil, ils sortoient pleins de honte,

Et pas un d'eux n'y pouvoit demeurer.
Au Mérite à la fin le vieux Portier s'adresse,
L'appelle par caprice, & le tirant à part,
Lui dit ; » Votre froideur me surprend & me blesse,
» Vous comptez sur vos droits aux yeux de la Déesse,
» Vous m'avez méprisé ; mais vous entrerez tard ;
» Et je prétends faire un exemple,
» Pour prouver que la clef du Temple
» Ne sort pas des mains du Hazard «.
Je sais quelle est ton injuste puissance,
Dit le Mérite, & j'en connois l'excès,
Mars te laisse son glaive & Thémis sa balance ;
Arbitre des revers, arbitre des succès,
Ici tout est soumis à ton pouvoir funeste ;
De ce Temple à ton gré tu peux donner l'accès,
Mais le Mérite seul y reste.

Par M. le Comte DE SEGUR.

ÉNIGME.

UNE Coquine fort habile (1)
Qui de ſes tours ſe fait payer,
A mis au monde un imbécile
Qui long-temps ſut nous ennuyer;
Ce Nigaud eut un héritier
Qui voulut être un perſonnage,
Et qui, comme maint Roturier,
Pour ennoblir ſon lignage,
Même à la Cour oſa prendre le nom
D'un aîné de bonne Maiſon.

Il a ſur ſon petit domaine
Des Valets de toutes couleurs,
Et Dieu ſait comme il les promène:
Il paroît chez les grands Seigneurs,

(1) Le mot de l'Enigme ſe trouve à la fin du Volume.

Se flatte d'amuſer la Reine,
Et je l'ai vu chez le ſage V***,
Au moins une fois par ſemaine,
Tout entouré d'Ambaſſadeurs.

Enfin j'ai voulu faire avec lui connoiſſance;
Hier il me donna ſa première audience:
Hé bien! je l'ai trouvé malgré tous ſes honneurs
Preſqu'auſſi bête que ſon père,
Mais moins fripon que ſa grand'mère.

Par M. Moreau, Hiſt. de France.

VERS

A Madame la Comtesse DE ***, *en lui envoyant des Fleurs.*

AU Siècle d'or l'Amant tendre & sincère,
Ainsi qu'aux Dieux, offroit à sa Bergère
Les fruits de ses vergers, & les fleurs de ses champs.
Cet heureux tems n'est plus ; l'insolente richesse
De nos jardins dédaigne les présens.
L'éclat de l'or, celui des diamans
Savent masquer une fausse tendresse
Et font passer de faux sermens.
O tems ! ô mœurs que je regrette !
Nature on t'enlève tes droits ;
L'amour se donnoit autrefois,
Aujourd'hui le plaisir s'achète.
Doris vous connoissez mon cœur
Et vous en êtes adorée,
J'aime comme on aimoit dans le siècle d'Astrée
J'ai droit de n'offrir qu une fleur.

Par le même.

COMPLIMENT

Fait à M. l'Abbé DE LILLE *par un Habitant de Constantinople.*

ON a dit du bon Lafontaine
Qu'il peignit la nature & garda ses pinceaux ;
Je croyois la chose certaine,
Mais j'ai cessé d'y croire, en voyant vos Tableaux.

RÉPONSE d'un Habitant de Paris.

SUR cet objet, malgré l'intolérance
Des Critiques & des Jaloux,
Croyez, Monsieur, qu'il est en France
Bien des Mécréans comme vous.

LA MÉPRISE.

Qu'il eſt fâcheux de ſe méprendre
En amour comme en amitié !
Laure eſt jeune, facile & tendre,
Son cœur aiſément s'eſt lié ;
C'eſt un prude Amant qu'elle écoute ;
Mais ô coup ! ô revers fatal !
Ce galant trop diſcret ſans doute
Eſt étreint du nœud conjugal ;
Laure gémit de l'infortune.
L'Amour qui rit en tapinois
Veut s'en prendre à l'hymen. Bon, dit le Dieu ſournois,
Telle mépriſe encor n'eſt pas aſſez commune ;
Tu m'as attrapé tant de fois
Que je puis bien t'attraper une.

Par M. DE LA DIXMERIE.

L'ERREUR ET LA VÉRITÉ.

FABLE.

La Vérité, fille des Cieux,
Descend quelquefois sur la terre,
L'Erreur, fille de l'homme au vol audacieux,
S'élève quelquefois jusqu'au vol du tonnerre.
Après plus d'un voyage, un jour chez les Mortels
Ces deux Divinités ensemble descendirent,
Et sur-le-champ toutes deux prétendirent
Qu'on leur élevât des Autels :
Aussi-tôt grand débat. L'Enfant de la Folie,
L'Homme du merveilleux Amateur empressé,
Trouvoit l'une fort belle & l'autre fort jolie,
Et dans son choix flottoit embarrassé ;
L'Erreur s'en apperçut, & dit à sa Rivale :
Voyons qui de nous deux méritera le mieux
Les honneurs & l'encens que l'on réserve aux Dieux.
Disputons ce grand prix, & que chacun étale
Ses qualités, ses droits & ses dons précieux.

Vérité c'eſt à vous à parler la première :
La Vérité parla.... Mortels écoutez bien,
» Dit-elle ; vains Mortels, hélas! vous n'êtes rien,
» Aſſemblage groſſier, d'orgueil & de pouſſière,
» (*) Le néant vous attend au bout de la carrière ;
» Vous allez diſparoître, & malgré vos efforts,
» Chaque inſtant même heureux, vous conduit
» chez les morts.

» Inſenſés! vous vous croyez ſages,
» Toujours enfans, toujours ſourds à ma voix,
» Vous n'agiſſez que par de ſots uſages
» Que vous oſez nommer des loix ;
» Infidèles époux de femmes infidelles,
» Méchans fils ou méchans parens,
» Victimes ou bourreaux, eſclaves ou tyrans,
» De ce que vous blâmez vous offrez les modèles.

A ce diſcours, l'Erreur interrompt bruſquement.
Mortels n'en croyez rien, la Vérité vous ment;
Vous êtes tous parfaits, vos vertus ſont ſublimes,
Grands dans tous vos exploits, & même dans vos
crimes ;

(*) Cette expreſſion eſt priſe dans le ſens poètique.

Vous êtes tous des Dieux, parmi les animaux :
Amans aimés d'adorables Amantes,
Vous vivez, vous brûlez de feux toujours conſtans,
Vos amis ſont tous vrais, vos femmes ſont charmantes ;
A compter de ce jour vous ſerez tous contens ;
Si ce n'eſt pour toujours, du moins c'eſt pour longtems :
Ne ſongez à la mort qu'avec indifférence,
Elle eſt ſi loin de vous ! peut-être déſormais
Ne viendra-t-elle plus ; car ma ſœur l'Eſpérance
A trouvé le moyen de ne mourir jamais :
Vous êtes preſque Dieux. . . . A ces mots, le vulgaire
Qui de la Vérité ne ſe ſoucioit guère,
Avec tranſport ſe proſterne aux genoux
De l'Erreur qui dès-lors habita parmi nous.
La Vérité s'indigne, elle fuit & s'envole
Vers la voûte azurée où le tems la conſole ;
On la regrette envain ; nos vœux ſont ſuperflus,
La Déeſſe eſt au Ciel & n'en deſcendra plus.

LE CHAPELIER.

CONTE.

Un Pénitent venoit purifier
Sa conſcience aux pieds d'un Barnabite.
Ça, mon ami, votre état? — Chapelier.
— Bon. Et quelle eſt la coulpe favorite ?
— Voir la Donzelle eſt mon cas familier.
— Souvent ? — Aſſez. — Et quel eſt l'ordinaire ?
Hem, tous les mois ? — Ah ! c'eſt trop peu, mon Père.
— Tous les huit jours? — Je ſuis plus coutumier.
— De deux jours l'un ? — Plus encor ; j'ai beau faire
A tout moment le plus ferme propos.
— Quoi, tous les jours ? — Je ſuis un miſérable.
— Soir & matin ? — Juſtement. — Comment diable !
Et dans quel tems faites-vous des chapeaux ?

Par M. de Cha. de l'Acad. Franç.

LE PHÉNIX.

FABLE.

Des siècles s'étoient écoulés
Quand parut le Phénix unique en son espèce ;
Quadrupèdes, oiseaux, près de lui rassemblés
L'admirent tour-à-tour : & c'est à qui s'empresse,
Etonné, ravi, transporté
De louer, de vanter, d'exalter sa beauté ;
Mais bientôt jugé mieux, avec plus de sagesse,
De son prix il perd de moitié,
Et puis l'œil s'en détourne, & puis il fait pitié.
Hélas ! dit une Tourterelle,
La Nature pour lui se montre bien cruelle !
Loin que de son destin on puisse être charmé,
Il doit haïr l'instant qui l'a vu naître ;
Car seul de son espèce, il ne pourra connoître
Le plaisir si touchant d'aimer & d'être aimé.

Par M. DE SAINT-JUST.

CHARADE

SUR LE NOM D'ENTREMONT,

Adressée à Madame la Marquise D'ENTREMONT, *aujourd'hui Madame la Baronne* DE BOURDIC.

AH! si vers le minuit, loin des profanes yeux,
Ouvrant bien doucement une porte ignorée,
Le cœur ému, l'ame enivrée,
Mon tout voulant récompenser mes feux,
Disoit le premier mot.... j'égalerois les Dieux,
Et je serois aussi discret qu'heureux.

Sur mon second le Berger grimpe,
Mon tout le changeroit en Parnasse, en Olympe:
Double, il s'entend différemment;
L'un est vanté par le Poète,
L'autre idolâtré par l'Amant....
Le tout.... Mais Muse sois discrète
Et désigne ce tout.... Il est par-tout vainqueur,
Il règne au Pinde, à Paphos, dans mon cœur.

LE BILLET DOUX & L'ÉPIGRAMME.

F A B L E.

Sur la toilette d'une Femme,
Le Billet doux d'un jeune Amant
Se trouva près d'une Epigramme
Qui ſourioit malignement.
Que je hais, lui dit-il, votre humeur déchirante,
Combien la mienne eſt différente!
Je parle au tendre cœur, vous à l'eſprit méchant.
En vérité le reproche eſt touchant,
Répondit l'Epigramme. Une œuvre de morale,
Je l'avoue, avec moi, pourroit prendre ce ton;
Mais de votre part la leçon
Eſt tout-à-fait originale.
Ecoute-moi, mon joli Compagnon;
Je veux que toi-même prononces.
Le ſerpent ſous les fleurs au ſerpent ſous les ronces
Peut-il reprocher ſon poiſon?
As-tu pour m'inſulter des droits plus légitimes?

Consultons, s'il te plaît, l'honneur & la raison
Sur le nombre de nos victimes.
Du mari de la Dame une lettre étoit là,
(Lettre d'Epoux est prudente & sensée) :
Voici comme elle parla,
De les juger tous deux lorsqu'ils l'eurent pressée.
Toi rempli de douceurs, & toi pleine de fiel,
Ne valez pas mieux l'un que l'autre ;
Par des complots divers, même crime est le vôtre,
Et la sagesse fuit ton absinthe & ton miel.

Par M. le Marquis DE FULVY.

FRAGMENT

LE JARDINIER ET SON MAITRE.

FABLE

A M. THOMAS de l'Acad. Franç.

UN honnête bourgeois possédoit un manoir,
Où potager, maison, verger, parterre
Se trouvoient renfermés. C'étoit tout son avoir
Son château, ses bois & sa terre;
Jugez s'il étoit occupé
D'y mettre l'agrément, d'y semer l'abondance;
Le premier alla bien, sur l'autre il fut trompé;
Tout y frustra son espérance:
L'ensemble offroit aux yeux un spectacle charmant.
D'arbres taillés à point longue & superbe file,
Immenses potagers, bosquets fort élégans,
Maison de belle forme à gentil péristile,
Parterre d'un dessin léger, neuf & galant,
Cascades contenant cascades plus de mille;

Mais rien à mettre ſous la dent.
Ce point manquoit tout net & ce point eſt utile,
Sans lui tout le reſte n'eſt rien ;
Notre homme le comprit fort bien,
Au milieu de ſon luxe il ſentit le malaiſe,
Et voulant ſur ce point avoir un entretien
Avec ſon vieux jardinier Blaiſe ;
Ecoutez, lui dit-il, pourquoi d'un potager,
Si bien enſemencé, ſi vaſte,
Ne puis je avoir de quoi manger ?
De celui du voiſin le mien eſt le contraſte,
Et tout va même train : voyez les arbriſſeaux
Au lieu de profiter voilà qu'ils dépériſſent :
D'où vient que les fleurs ſe flétriſſent?
Quel ſort afflige mon enclos ?
Puiſque vous l'ignorez, je vais vous en inſtruire,
Reprit l'homme au rateau : vous avez fait conſtruire
Tous ces maudits baſſins, l'un ſur l'autre perchés :
C'eſt ce chef-d'œuvre là que vous nommez caſcade,
Et dont vos yeux ſont entichés,
Qui rend tout votre enclos malade ;
La ſource qui vient de là-haut
Pour raffraîchir le tout ſeroit bien aſſez forte ;

Mais vos baſſins reçoivent l'eau ;
Un petit prend ſa part, au ſuivant il l'emporte,
Il s'en rempliſſent tous ; & foi de Jardinier,
Avant que celui-ci l'ait paſſée à cet autre,
Il ne reſte rien au dernier :
Ce dernier, c'eſt pourtant le vôtre :
C'eſt l'unique du moins où je ſaurois puiſer ;
Comment en bonne conſcience,
Voulez-vous qu'on puiſſe arroſer ?
Auſſi tout meurt, tout ſéche, & j'y perds ma ſcience.
Détruiſez ce vain ornement,
Culbutez ces baſſins, ſouffrez qu'on les défriche,
Vous verrez votre enclos reprendre un air vivant,
Il ſera moins brillant, mais il ſera plus riche :
Commençons par avoir du pain,
Et foin de la magnificence,
Qui nous feroit mourir de faim
Sous les dehors de l'opulence.
Blaiſe raiſonnoit bien, & ſon maître le crut ;
La caſcade ſauta, bientôt on s'apperçut
Que Blaiſe avoit fait un miracle :
L'eau ne rencontrant plus d'obſtacle,
Remplit le baſſin en tout tems,

Et le maître revit ſes jardins floriſſans.

La ſource eſt le tribut de plus d'une Province,
La caſcade dépeint Finaniers & Traitans,
Et le dernier baſſin c'eſt le coffre du Prince.

Par feu M. DE LISLE.

LE PÊCHEUR.

FABLE.

Un homme à la ligne pêchoit,
C'eſt un métier de patience :
Moi je n'y vaudrois rien, j'en ai l'expérience ;
Mais chacun a ſon goût, & le ſien l'attachoit
Sur les bords d'un ruiſſeau, d'un lac, d'une rivière ;
Il y paſſoit ſouvent une journée entière
A jetter aux poiſſons de perfides appas
Que les poiſſons ne goûtoient pas :
C'étoit un tems perdu, de la peine de reſte ;
Tous évitoient l'amorce ou gardoient la maiſon ;
Il ſembloit en un mot, que le courroux céleſte
Eût maudit le pêcheur, la ligne & l'hameçon,
Et notre homme le ſoir s'en alloit les mains vuides.
Un autre eût planté là tout net
Goujon, carpillon & brochet,
Avec leurs demeures humides :
Mais l'accueil du peuple muet

Ne pouvant rebuter le ſire,
Il revenoit dès le matin,
Eſpérant toujours qu'à la fin
Il pourroit avoir de quoi frire.
Dans le piége en effet vint donner un carpeau :
L'ouvrier tout joyeux le tire hors de l'eau ;
Il ſe trouve carpeau de taille aſſez honnête;
Il le prend, le retourne & de queue & de tête :
Mon ami du carpeau ſois le bien attrapé,
Nous nous verrons, dit-il, à l'heure du ſoupé :
C'eſt ſur toi que je fonde aujourd'hui ma cuiſine.
Carpillon peu flatté de la fête du ſoir
Frétille, gliſſe, rentre au liquide manoir,
Et laiſſe ſon trompeur faiſant fort ſotte mine.

Tout intriguant de Cour peut s'appliquer ce trait,
Il pourſuit la faveur, à grand'peine il l'attrape,
Dès qu'il croit en jouir, elle gliſſe, elle échappe,
Et le laiſſe en proie au regret.

Par le même.

FRAGMENT DE L'ÉTÉ,

PASTORALE IMITÉE DE POPE.

PRÈS de ces bords heureux que la Tamiſe arroſe,
Mirtil, jeune Berger, conduiſoit ſes troupeaux;
C'étoit l'heure où Phœbus, dans ſon cours ſe repoſe,
Et ſes rayons dorés, ſe jouant ſur les eaux,
Pénétrant les forêts, ranimant la verdure,
Sous l'aſpect le plus beau préſentoient la Nature.

Mirtil n'admiroit point ce ſpectacle enchanteur;
L'amour ſeul l'occupoit, & ce tyran ſévère
Captivoit tous ſes ſens & régnoit ſur ſon cœur.
Il adoroit Zélis ſans avoir pu lui plaire,
Et venoit dans ces lieux exhaler ſa douleur.

Dès qu'il eut commencé ſon amoureuſe plainte,
Ses chants harmonieux ſuſpendirent les flots,

En foule autour de lui les Faunes ſe rendirent,
De l'humide ſéjour les Naïades ſortirent,
Pan éleva ſa tête au milieu des roſeaux,
Et ſa voix ſe portant vers la voûte éthérée,
Retentit dans l'Olympe & charma juſqu'aux Dieux.

(Reçois, belle Zulmé, mon hommage & mes vœux,
C'eſt à toi qu'en ce jour ma lyre eſt conſacrée,
Souffre ici que ma main ſur ton front gracieux
Méle une ſimple fleur aux myrthes de Cythère,
Et daigne t'attendrir au récit douloureux
Des tourmens qu'éprouvoit un Berger amoureux
Que fuyoit ſans raiſon une Nymphe ſévère);

Il ſe plaignoit ainſi de ſon ſort rigoureux.
» Saules frais & touffus qui bordez ce rivage,
» Aſyle impénétrable aux feux brûlans du jour,
(Aſyle hélas! trop vain contre ceux de l'amour,)
» Vous ne ſerez point ſourds à mon triſte langage;
» Déja j'entends l'écho de ces ſombres forêts
» Qui ſoupire ma plainte & redit mes regrets.

» Tout, jusques aux rochers, s'attendrit à mes
» larmes ;
» Es-tu donc, ô Zélis, plus insensible qu'eux ?
» Ah ! si ton cœur est fier, que n'as-tu moins de
» charmes !
» Le brûlant Syrius a paru dans les Cieux,
» De cet Astre cruel tout ressent l'influence ;
» Je l'éprouve moi-même : une plus vive ardeur
» Dans mes veines se glisse & va jusqu'à mon cœur.
» Mes troupeaux un moment affrontent la chaleur ;
» Mais bientôt accablés par les rayons qu'il lance,
» Je les vois à mes pieds étendus sans vigueur :
» Tu résistes toi seule, & de l'indifférence
» Ton cœur a conservé l'éternelle froideur.

Par M. Sorin.

LA JUSTICE DES MOUTONS.

F A B L E

A M. l'Archevêque de Cambray.

PARMI la nation moutonne
Advint un jour grande rumeur :
Quoique de ſa nature elle ſoit douce & bonne,
On en craignit quelque malheur,
J'entends quelque hiſtoire tragique ;
En peu de mots voici le cas,
Tel que me l'a conté le vieux Licas.

UN membre de la république
Nommé Robin, fut convaincu
Ou du moins ſoupçonné d'avoir entretenu
Avec un loup voiſin certaine intelligence
Lucrative pour lui, fatale à ſon engeance.
Le crime eſt déclaré de haute trahiſon,

On prend Robin on le confine
Au milieu d'un buiſſon d'épine :
Les moutons, comme on ſait, n'ont pas d'autre
priſon ;
Puis l'un des Préſidens, perſonne fort diſcrette,
Examine l'affaire, elle n'étoit pas nette :
Les preuves y manquoient, & dans un cas de
mort
Il faut voir bien le fait & le revoir encor.
De tous les Conſeillers aucun ne ſe rencontre
Etre du même avis, grands cris de toute part ;
Celui-ci veut l'exil, & celui-là le hart ;
L'un eſt pour Robin, l'autre eſt contre ;
C'étoit un vrai charivari,
Tel qu'il règne, dit-on, dans plus d'une audience ;
Alors qu'un éloquent & généreux ami,
Prenant de Robin la défenſe,
Prouva bientôt ſon innocence
En démontrant ſon *alibi*.
Le pauvre priſonnier eſt libre en conſéquence ;
Les moutons volontiers penchent vers la clémence :
Auſſi tout d'une voix l'arrêt fut prononcé ;
Mais notre animal *arroncé*

Ne ſortit du buiſſon qu'avec beaucoup de peine ;
Encore y laiſſa-t-il la moitié de ſa laine.

Chez les moutons, chez les humains,
Je vois que la juſtice eſt tout-à-fait ſemblable,
Qu'on ſoit innocent ou coupable,
Il en coûte toujours pour ſortir de ſes mains.

Par M. DE LISLE.

LE BON METAYER.

FABLE

A M. le Duc DE CHOISEUIL *en* 1763.

Le Maître d'une grande ferme
Dont il ne tiroit presque rien ;
Las de voir dépérir son bien,
Cherche d'autres fermiers, fait annoncer le terme.
L'héritage étoit bon, voilà vingt concurrens :
Le maître qui savoit peser un peu ses gens,
Pour un certain Lucas fit pancher la balance ;
Celui-ci de cœur droit aussi bien que de sens,
Grand dans tous ses projets, rempli d'intelligence,
De tout faire à sa guise obtint la liberté.
Ce point une fois arrêté,
Lucas part pour la Métairie ;
Il jette en arrivant les yeux de tout côté,
Voit le verger, les bois, le moulin, la prairie,
Les vignes, la maison ; il examine tout,

Et n'eſt content de rien ; ſa mine ſe refrogne :
Je n'ai pas cru, dit-il, trouver telle beſogne ;
Mais puiſque m'y voilà nous en viendrons à bout.
Le projet bien conçu, bien formé dans ſa tête,
Il arrache moitié des arbres du verger ;
Chacun jure, crie & tempête,
C'eſt un meurtre, une honte, il va tout ſaccager ;
Eh quoi ſans conſulter perſonne,
Enlever tous nos arbriſſeaux !
Ils étoient blancs de fleurs & leurs fruits en Automne
Auroient enrichi nos caveaux.
Lucas à peine les écoute,
Il finit ſon travail ; & dès le lendemain
Avec vingt bucherons, il enfile la route
Qui conduiſoit au bois voiſin.
Sous les haches & les coignées,
Maint vieux chênes tombant excitent nouveaux cris ;
Adieu le gland pour cent années,
Un diable ne feroit pas pis.
Les vieux arbres à bas, Lucas ſans rien attendre,
Tout droit au moulin va ſe rendre :
Il fait lâcher l'écluſe, & voilà du moulin
L'eau qui ſubmerge la prairie.

Les foins feront pourris, moi je mourrai de faim
S'écrioit le meûnier. Cette affaire finie
Lucas marche à la vigne & la fait labourer :
Oh ! pour le coup, dit-on, fa tête eft déroutée,
C'eft un homme à claquemurer.
Ils n'étoient pas au bout. La maifon culbutée
Des caves au donjon contre lui réunit
Même les grimauds du village.
Lucas entendit tout, & de tout il fe rit ;
Fidèle à fon projet, il termine l'ouvrage.
Ecoutez ce qui s'enfuivit :
Chaque arbre du verger fut de belle venue
S'étendant bien à l'aife, & dès qu'il paroifloit
Que quelqu'un tournoit mal, vîte on le remplaçoit
Par un des réformés : prompte étoit la recrue ;
La pépinière entretenue,
Abondamment y fourniffoit ;
Les chênes fans vigueur vieillifoient dans l'attente
D'être mieux employés. Ils le furent fort bien ;
On en vendit moitié, l'autre fit la charpente ;
La maifon qui crouloit fut conftruite pour rien ;
On s'en chauffa longtems, & dans leur place énorme
On vit croître à plaifir le jeune chêne & l'orme ;

La vigne avoit fait place au champ :
Au lieu de mauvais vin on eut de bon froment,
Et l'on recueillit pleine année :
La prairie étoit desséchée,
On demandoit la pluye & l'herbe jaunissoit ;
Tandis qu'à son loisir elle fut arrosée
Et que le moulin languissoit,
On en nettoyoit l'auge, on la rétrecissoit ;
Une eau claire y revint avec même abondance ;
Dans un lit plus étroit sentant presser son cours,
Fit alors plus de violence,
Et le moulin alla toujours.
Ainsi malgré les cris, les plaintes, le tapage,
Lucas en peu de tems mit la ferme en bon train,
La rendit florissante, & l'on convint enfin
Que Lucas étoit vraiment sage.

Pour juger l'ouvrier, laissez finir l'ouvrage ;
Quelquefois contre vous j'entends aussi crier,
L'ignorant politique & le noir misantrope.
Moi je tire votre horoscope,
Vous serez le bon Métayer.

Par le même.

CONTE.

DANS ces tems ſi vantés, où le ſéjour céleſte
Etoit peuplé de trois cents Dieux,
Les plus doux paſſe-tems des habitans des Cieux
Etoient le vol, l'adultère & l'inceſte.
Dans ces jours fortunés d'innocence & de paix,
On bâtit des Temples aux vices,
Et les hommes dans leurs forfaits
Avoient toujours des patrons pour complices :
Vous penſez que la vérité
Alors étoit fort incommode ;
Auſſi par-tout la fauſſeté
Etoit la Déeſſe à la mode ;
Mais le père des Dieux, l'inexorable Tems
Qui dévore tous ſes enfans,
Laſſé de leur mauvais exemple,
Anéantit ce peuple de brigands,
Renverſa leurs autels, diſperſa leur encens,
Et laiſſa ſeulement ſubſiſter quelques Temples,
De ſa vengeance antiques monumens.

Ainſi périt cette race immortelle.
On m'a dit cependant (je ne l'aſſure pas)
Que dans la chûte univerſelle
La Fauſſeté put ſeule échapper au trépas :
Quand elle vit le Tems s'avancer pas à pas
Et lever l'arme meurtrière,
On dit qu'elle ſut s'y ſouſtraire
Par un doux compliment que le Dieu crut ſincère,
Et fit tomber la faulx de ſon terrible bras :
Mais elle abandonna la céleſte contrée ;
Seule, elle s'ennuyoit ſous la voûte azurée,
Et vint ſe loger à Paris,
Qui fut pour elle un nouvel empirée.
Chez les grands & chez les petits,
Chez les ſots, chez les beaux-Eſprits,
Auſſi-tôt elle fut admiſe :
A ſon accent, à ſon ſouris
On la prenoit pour la Franchiſe.
Ceux qui m'ont fait ce Conte, ont encore ajouté
Que pour regner en ſûreté
Sur un peuple ſouple & volage,
Elle quitta le nom de fauſſeté
Et ſe nomma l'honnêteté.

ÉPIGRAMME.

Lise à la fin de ſa confeſſion
Diſoit : Mon Père, avec le beau Damon,
J'ai bien péché malgré votre défenſe.
Combien de fois ? — Neuf fois. — Dieu quelle horreur !
Neuf fois, diſoit tout bas le Confeſſeur,
En meſurant en lui la pénitence ;
Et dans l'Egliſe entre à ces mots Damon
Que vit de loin la belle Repentie ;
— Ah ! reprit-elle, avec émotion,
Comptez ſur dix : car je m'en meurs d'envie.

VERS

Aux Acteurs de la Comédie Françoise

Qui ont joué dans la Pièce du Jaloux ſans amour.

O de Thalie, Enfans chéris,
Grand-merci de l'heureuſe adreſſe
Qui rend la vie & la jeuneſſe
A mon Jaloux un peu ſurpris!
Ce n'eſt pas que trop téméraire,
(Vanité ſur nous a des droits)
Il n'ait appellé bien des fois
D'un premier arrêt plus ſévère;
Mais toujours contraint de ſe taire,
Né ſous des Muſes en courroux,
L'obſcurité fut ſon ſalaire;
J'avoi bien ſu faire un jaloux,
Mais ce jaloux n'en faiſoit guère.

Enterré vif dès ſon berceau,
On ignoroit ſon exiſtence ;
Si l'on oſoit *incognito*
Le louer par condoléance ;
Un mot ou deux de ſon tombeau
Troubloient à peine le ſilence.
Par vous il eſt reſſuſcité :
Ce miracle, je le parie,
A vos talens a peu coûté ;
C'eſt un jeu de donner la vie,
Quand on a l'immortalité.

Sans peine avec vous je partage
La gloire du flatteur accueil
Que vous valez à mon ouvrage ;
Ce ſuccès accroît mon courage ;
Vos talens domptent mon orgueil ;
Je me ſauve ainſi de l'ivreſſe
Lorſque le Public m'applaudit ;
Lui que nous tous jugeons ſans ceſſe,
Plein de goût quand il nous careſſe,
Si ſot quand il nous contredit.
C'eſt lui qui treſſe la couronne

Que les talens veulent porter.
Son ſuffrage doit me flatter ;
Mais je croirai qu'il me le donne
Pour m'apprendre à le mériter.

Par M. Imbert.

LA JEUNE FILLE
&
LES OISEAUX.
FABLE

A Mademoiſelle DE L'ORRAINE.

ROSE, dans un Hameau nourrie,
Touchoit à ſon quinzième été ;
C'eſt l'âge où va de compagnie
L'imprudence avec la beauté.
L'une & l'autre éclatoient dans la jeune bergère,
Elle aimoit les oiſeaux ; elle en vouloit avoir,
Même en peupler une volière,
Et s'y prit mal, comme on va voir.
Tant que dura l'été, la petite perſonne
Employa tout ſon tems à former des filets :
L'ouvrage alla ſi bien qu'ils ſe trouvèrent prêts

Dès les premiers jours de l'Automne :
La belle n'eut plus de repos
Qu'ils ne fussent tendus dans le champ le plus proche.
Ils le sont ; & d'abord s'y jettent mille oiseaux
Qui de l'hiver fuyant l'approche,
Ensemble voyageoient vers des climats plus chauds :
Rose en un coin cachée en sort vîte, s'approche,
Et songe à transporter ce peuple prisonnier.
Elle y songe trop tard, un d'entr'eux se dégage,
Et jette en s'agitant le frein de l'esclavage ;
Pour comble de chagrins la fillette peu sage
Entendit les captifs dans les airs lui crier :
Notre espèce est bien volage,
Belle pour la retenir
C'étoit d'abord une cage
Dont il falloit vous munir.
Nous voulons bien vous l'apprendre ;
Pour qui veut nous posséder
C'est peu de savoir nous prendre,
Il faut savoir nous garder.
Un cœur facilement, à la beauté s'engage,
Il est dans ses filets un moment retenu ;

Mais

Mais il faut pour former la cage
Les grâces & les talens, l'esprit & la vertu.

Vous par qui s'embellit encore
La demeure où nous jouissons
Du Mortel que la France adore,
Ne prenez point pour des leçons
Un Conte inventé pour vous plaire;
Les cœurs rendus à vos attraits,
Je le vois bien, n'en échapperont guère,
De ces oiseaux pour faire une volière,
Vous avez tout, la cage & les filets.

Par feu M. DE LISLE.

LE VIGNERON
&
LE VIN NOUVEAU.

FABLE.

Un homme ſe fit Vigneron,
Et ſe le fit n'ayant, dit-on,
De cet art connoiſſance aucune.
Sans doute il avoit tort, mais la choſe eſt commune;
Et tel ſe trouve Abbé, Magiſtrat ou Guerrier,
Qui ſouvent ne ſait pas l'A, B, C, du métier,
Et n'en fait pas moins ſa fortune :
Ce n'eſt je penſe un point qui ſoit à conteſter,
Je m'offre d'en fournir cent preuves au lieu d'une;
En attendant je vais conter
Comment pour cette fois la fortune fut juſte,
En payant le ruſtaut comme il ſut mériter.
Mon homme ſans rien conſulter,

(Ainſi font tous les ſots) fait ſon vin, puis l'ajuſte
Encor bouillant dans un tonneau,
Dont il bouche l'iſſue à grands coups de marteau,
Sans avoir de tout point viſité la futaille.
A peine la liqueur eſt laiſſée au caveau,
Qu'elle bout, fermente, travaille,
Fait ſauter les cerceaux, met le bondeau dehors,
Et s'échappe par tous les bords;
Si bien qu'il n'y reſtoit en ſomme
Pas la valeur d'un pot, quand par haſard notre homme
Un beau jour viſita ſon vin;
Sa ſurpriſe eſt facile à croire,
Ainſi que ſa douleur. Il maudit le deſtin
Qu'on rend toujours garant d'une mauvaiſe hiſtoire,
Et ſe promit que l'an prochain
Il s'y prendroit d'autre manière:
Le pauvre ſire ne but guère,
L'intervalle lui parut long.
Le vin ſe fit enfin; mais liberté plénière
Fut donnée au clairet. Un tonneau ſans bondon
Renferma la cuvée entière:
Ce fut pour s'échapper belle facilité,

Auſſi tout prit la même route,
Et l'ignorant déconcerté
N'en trouva pas une goutte.
Que faire en cette extrémité,
Les regrets ſont, je crois, le ſeul parti qui reſte.

Trop ou trop peu de liberté
Devient à la jeuneſſe également funeſte.

Par le même.

PROSE.

LETTRE

De M. l'Abbé DE *LILLE à Madame* DE *VAINES.*

C'EST le devoir & la consolation des Exilés, Madame, de célébrer religieusement les solemnités & les fêtes de leur Patrie. Vous savez combien les mardis m'étoient sacrés. Je ne puis plus les célébrer avec vous ; mais je m'unis de cœur & d'esprit à ceux qui ont ce bonheur. Je me rappelle aussi certains lundis très-scrupuleusement observés ; & la

ſemaine me paroît bien longue depuis qu'elle a deux jours de moins.

Si vous prenez aſſez d'intérêt à nous pour deſirer ſavoir des nouvelles de notre navigation, vous pardonnerez à la longueur & au bavardage de cette Lettre, & vous endurerez en une fois ce que vous auriez enduré en détail les mardis. Notre voyage a été très-heureux. Le vent nous a portés en cinq jours à Malte par la plus belle mer & ſous le plus beau ciel du monde. J'étois très-curieux de voir cette Ville, ſon ſuperbe port, ſes grandes murailles qui en huit jours auroient achevé de m'aveugler, & ſes belles rues pavées en pierres de taille, qui montent & deſcendent en grands & larges eſcaliers ; j'étois plus curieux encore de connoître ſes mœurs & ſa conſtitution bizarre, où, graces aux Commanderies que diſtribue le Grand-Maître, l'eſprit

militaire ſe perd dans l'eſprit d'intrigue, où la politeſſe de la Chevalerie moderne conſerve en partie la barbarie monacale, où ſans aucun des vieux préjugés, on eſt ennemi né de quiconque n'eſt pas baptiſé, où on perſécute par état & par tradition, où la pauvreté a pour patrimoine des biens immenſes, & le célibat toute une Ville pour ſérail.

Je croirois vous en avoir dit trop de mal, ſi les Chevaliers eux-mêmes ne m'en euſſent dit davantage. Du reſte pluſieurs d'entr'eux ſont très-polis, quelques-uns fort aimables, tous très-hoſpitaliers & dignes en ce ſens de leur Inſtitution; je me plains de leur état, non de leur perſonne, & je ſuis fâché que la ſeule Ecole d'héroïſme qui exiſte aujourd'hui ſoit une fondation contre l'humanité.

Nous avons quitté cette Ville pour

voir un pays plus barbare, mais plus intéreſſant ; ces beaux pays de la Grèce où les regrets ſont du moins adoucis par les ſouvenirs. La première Iſle qu'on rencontre eſt *Serigue*, ſi connue ſous le nom de Cythère. Il faut convenir qu'elle répond mal à ſa réputation. Nos Romanciers & nos Faiſeurs d'Opéra ſeroient un peu étonnés s'ils ſavoient que cette Iſle ſi délicieuſe dans la fable & dans leurs vers n'eſt qu'un rocher aride : en vérité on a très-bien fait d'y placer le Temple de *Vénus* ; pour ſe plaire là il falloit bien un peu d'amour.

Les autres Iſles ſont plus dignes de leur renommée ; & la fertilité de leur terrain, l'avantage de leur poſition, la beauté de leur ciel, la douceur de leur climat, embellis par tout ce que la fable a de plus enchanteur, & l'hiſtoire de plus intéreſſant, offrent un des plus raviſſans

ſpectacles qui puiſſent flatter l'imagination & les yeux ; mais je n'en pouvois jouir comme les autres ; chacun m'affligeoit inhumainement d'un plaiſir que je ne pouvois partager. On me diſoit : voilà la patrie de *Sapho*, d'*Anacréon*, d'*Homère*. Hélas ! j'étois aveugle comme lui, & jamais je ne l'avois ſi douloureuſement ſenti ; mais du moins je découvrois à-peu-près la poſition de ces lieux, & je voyois tout cela un peu mieux que dans des Livres.

Enfin nous avons été forcés de relâcher par un vent contraire, ſi on peut appeller un vent contraire celui qui nous a donné le tems de voir *Athènes*. Je ne chercherai pas à vous exprimer mon plaiſir en mettant le pied ſur cette terre célèbre ; je pleurois de joie : je voyois enfin tout ce que je n'avois fait que lire ; je reconnoiſſois tout ce que j'avois connu dès

l'enfance ; tout m'étoit à la fois familier & nouveau ; mais ce que je n'oublierai de ma vie, c'eſt la ſenſation que m'a fait éprouver, l'aſpect du premier Monument de cette Ville à jamais intéreſſante.

Vous avez peut-être obſervé, Madame, qu'en liſant tous les prodiges qu'on nous raconte des Anciens, il reſte un fond ſinon d'incrédulité, au moins de défiance qui nuit au plaiſir & inquiète l'admiration ; leur grandeur même leur fait tort, & on craint qu'il n'y ait un peu de leur fable dans leur hiſtoire. Ainſi plus d'un Voyageur eſt arrivé dans l'Egypte, prévenu contre tout ce qu'on nous raconte de ſa magnificence ; mais les pyramides exiſtent qui font foi de tout le reſte, & il n'y a pas d'incrédulité qui ne vienne ſe briſer contre toutes ces maſſes-là. C'eſt ce que j'ai éprouvé dans Athènes, moins giganteſque dans ſes

monumens ; mais plus véritablement grande que l'Egypte. Les mœurs, le gouvernement des Athéniens, leur Ville même n'existe plus que dans quelques débris ; mais à peine les eus-je apperçus, qu'une idée de grandeur se répandit sur tout ce que je n'avois pas vu & sur tout ce que je ne pouvois plus voir. Les trois seules colonnes qui restent du Temple de Jupiter m'ont rendu tout vraisemblable, tant ces restes sont frappans de magnificence & de simplicité. Je ne pouvois me lasser de voir ces grandes & belles colonnes du plus beau marbre de *Paros*, intéressantes par celle des Temples qu'elles décoroient, par le souvenir des beaux siècles qu'elles rappellent, & sur-tout parce que l'imitation plus ou moins exacte de leurs belles proportions, fût & sera dans tous les tems & chez tous les Peuples la mesure du bon &

du mauvais goût. Je les parcourois, je les touchois, je les mesurois avec une insatiable avidité : elles avoient beau tomber en ruine, je ne pouvois m'empêcher de les croire impérissables. Je croyois faire la fortune de mon nom en le gravant sur leur marbre ; mais bientôt je m'appercevois avec douleur de mon illusion. Ces restes précieux ont plus d'un ennemi, & le tems n'est pas le plus terrible. La barbare ignorance des Turcs détruit quelquefois en un jour ce que des siècles avoient épargné. J'ai vu étendre à la porte du Commandant une de ces belles colonnes dont je vous ai parlé. Un ornement du Temple de Jupiter alloit orner son *Harem*. Le Temple de Minerve, le plus bel ouvrage de l'antiquité, dont la magnificence mit Periclès qui l'avoit fait bâtir dans l'impossibilité de rendre ses comptes, est enfermé dans une Cita-

delle conſtruite en partie à ſes dépens. Nous y ſommes montés par un eſcalier compoſé de ſes débris ; nous foulions aux pieds des bas-reliefs ſculptés par les Phydias & les Praxitèles ; je marchois à côté où j'emjambois pour n'être pas complice de ces profanations. Un magaſin à poudre eſt établi à côté du Temple. Dans les dernières guerres des Vénitiens une bombe a fait éclater le magaſin & tomber pluſieurs colonnes juſqu'alors parfaitement conſervées. Ce qui m'a déſeſpéré, c'eſt qu'au moment de deſcendre on a donné ordre de tirer le canon pour M. l'Ambaſſadeur. J'ai craint que cette commotion n'achevât d'ébranler le Temple; & M. de Choiſeuil trembloit des honneurs qu'on lui rendoit.

Le Temple de *Théſée* qui, ſi l'on en excepte quelques colonnes hors d'à-plomb par l'effet d'un tremblement de terre,

réuniſſoit toute la ſolidité d'un bâtiment nouveau à tout l'intérêt de la plus vénérable antiquité, eſt en proie, à ce qu'on mande, à la même barbarie. Son beau pavé de marbre, reſpecté par tant de ſiècles & foulé par tant de grands-Hommes, eſt enlevé par l'ordre de ce même Commandant, trop ignorant même pour ſavoir le mal qu'il fait.

Après ces Temples, on voit encore avec plaiſir dix-ſept colonnes de beau marbre, reſte de cent dix qui ſoutenoient, dit-on, le Temple d'*Adrien*. Devant eſt une aire à battre le bled, pavée des magnifiques débris de ce Monument. On y diſtingue avec douleur des fragmens ſans nombre de ſuperbes Sculptures dont le Temple étoit orné : entre deux de ces dix-ſept colonnes s'étoit guindé, il y a quelques années, pour y vivre & mourir, un Hermite Grec, plus

fier des hommages de la populace crédule qui le nourriſſoit, que les Miltiades & les Themiſtocles ne l'ont jamais été des acclamations de la Grèce. Ces colonnes elles-mêmes font pitié dans leur magnificence. Je demandai qui les avoit ainſi mutilées, car il étoit aiſé de voir que ce n'étoit point l'effet du tems. On me dit que de ces débris on faiſoit de la chaux. J'en pleurai de rage.

Dans toute la Ville c'eſt le même ſujet de douleur, pas un pilier, pas un ſeuil de porte qui ne ſoit de marbre antique arraché par force de quelque Monument. Par-tout la meſquinerie des conſtructions modernes eſt bizarrement mêlée de la magnificence des Monumens antiques. J'ai vu un Bourgeois appuyer un mauvais plancher de ſapin ſur des colonnes qui avoient porté le Temple d'*Auguſte*; les cours, les places, les rues

ſont jonchées de ces débris ; les murailles en ſont bâties. On reconnoit avec un plaiſir douloureux une Inſcription intéreſſante, l'épitaphe d'un grand-homme, la figure d'un héros, un bras, un pied qui appartenoit peut-être à *Minerve* ou à *Vénus* ; là une tête de cheval qui vit encore, ici des cariatides ſuperbes enchâſſées dans le mur comme des pierres vulgaires ; j'apperçois dans une cour une fontaine de marbre. J'entre ; c'étoit autrefois un magnifique Tombeau orné de belles Sculptures ; je me proſterne ; je baiſe le Tombeau. Dans l'étourderie de mon adoration je renverſe la cruche d'un enfant qui rioit de me voir faire ; du rire il paſſa aux larmes & aux cris ; je n'avois pas ſur moi de quoi l'appaiſer, & il ne ſeroit pas encore conſolé, ſi des Turcs, très-bonnes gens, ne l'avoient menacé de le battre.

Il faut que je vous conte encore une ſuperſtition de mon amour pour l'antiquité. Au moment où je ſuis entré tout palpitant dans Athènes, ſes moindres débris me paroiſſoient ſacrés. Vous connoiſſez l'hiſtoire du Sauvage qui n'avoit jamais vu de pierres. J'ai fait comme lui ; j'ai rempli les poches d'abord de mon habit, enſuite de ma veſte de morceaux de marbre ſculptés, & puis, comme le Sauvage, j'ai tout jetté, mais avec plus de regrets que lui.

Pour comble de malheur, les Albanois ont fait ſur ces Côtes une incurſion meurtrière ; il a fallu ſe mettre à l'abri par des murs. La malheureuſe antiquité a fait encore ces frais-là ; & la défenſe de la Ville moderne a coûté plus d'un magnifique débris de la Ville ancienne.

Pardonnez, Madame, ce long récit dont l'ennui vous fera peut-être haïr le

pays que je voulois vous faire aimer; mais pour vous réconcilier avec lui, vous recevrez bientôt du vin de ces belles Iſles, mûri par leur beau ſoleil. Faites, en le buvant, commémoration de moi avec vos amis. M. le Comte de Choiſeul prie M. de Vaines, qu'il connoît plus que vous, de vous faire accepter un petit flacon d'eſſence de roſe.

Il y a plus de roſes exprimées dans ce petit flacon qu'on n'en trouveroit dans tous les jardins que j'ai chantés. Ma malheureuſe vue ſe brouille, je ne puis plus écrire, & cela m'attriſte un peu.

LETTRE

De M. le Chevalier DE FLORIAN *à M.* GESNER, *en lui envoyant le Roman de* Galathée.

MONSIEUR, vos Ouvrages ſont le bonheur de ma vie ; & comme il eſt impoſſible que celui qui les a faits ne ſoit pas le meilleur des hommes, j'eſpère qu'il me pardonnera de l'importuner d'une Lettre. Depuis mon enfance, la *Mort d'Abel*, *Daphnis*, les *Idilles*, le *premier Navigateur* ſont toujours dans mes mains. Je dois à ces lectures tout ce que j'eſtime de mon cœur.

Mon admiration pour vos Ecrits m'a inſpiré le deſir de faire une Paſtorale. Je me ſuis aidé d'un fameux Auteur Eſpagnol qui avoit votre génie ſans avoir votre douceur. J'ai tâché d'habiller la *Galathée* de Michel de Cervantes comme vous, vous habillez vos *Cloës* ; je lui ai fait chanter les Chanſons que vous m'aviez appriſes, & j'ai orné ſon chapeau des fleurs volées à vos Bergers.

Cette paſſion de vous reſſembler m'a valu l'indulgence du Public François ; j'oſe vous envoyer *Galathée* : allez, ma fille, lui ai-je dit, allez trouver le Maître des Bergers, vous poſerez doucement votre guirlande ſur ſa tête, vous vous mettrez à genoux devant lui, & quand il vous regardera en ſouriant comme le bon Amyntas regardoit la belle Philis, vous lui direz : Je viens mettre à vos pieds le tribut de reſpect & d'admira-

tion que vous doivent tous les cœurs ſenſibles & que mon père a plus de plaiſir à vous payer que perſonne.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec les ſentimens qui dureront autant que ma vie,

Votre très-humble, &c.

RÉPONSE

De M. GESNER à M. le Chevalier DE FLORIAN.

MONSIEUR,

OUI, j'ai reçu votre Lettre si obligeante, & la *Galathée*. Tout ce que je pourrois dire pour excuser le retard de ma Réponse & de mes remercîmens ne m'excuseront

m'excuſeront pas : mais il eſt pourtant vrai qu'une indiſpoſition qui m'a tourmenté preſque tout l'hiver m'avoit mis dans une inaction entière. Le printems vient me guérir : mon premier ſoin eſt de vous écrire.

Galathée eſt arrivée & m'a remis la guirlande que ſon père m'avoit deſtinée. Ah qu'elle m'a fait paſſer des heures délicieuſes pendant l'hiver ! Depuis le commencement des beaux jours elle m'accompagne dans mes promenades ſolitaires, & les beautés de la nature me donnent la diſpoſition de ſentir doublement ſon prix. Quelle naïveté, quelle ſenſibilité, quelle grace dans tout ce qu'elle dit ! Eſpagnole d'origine, cela lui donne un air romaneſque qui la rend encore plus intéreſſante. Si vous lui donnez des ſœurs auſſi aimables qu'elle, elle me ſera toujours la plus chère, puiſ-

IMPR.

qu'elle a été la première par laquelle vous m'avez assuré de votre amitié.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime & l'attachement le plus tendre,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.
GESNER,
Conseiller d'Etat.

Zuric, le 22 Juin 1785.

LETTRE

De M. TARGET à M. DE CR.....

Vous partez donc, mon bon ami, vous nous quittez, vous allez où eſt votre cœur, où il doit être, près de votre femme, de vos enfans, & dans un pays où il ne tient qu'aux hommes d'être libres comme votre belle ame, & où ils le ſeront, je l'eſpère. C'eſt à moi à ſouffrir ce qui eſt juſte, raiſonnable & néceſſaire. Oh ! mes amis, mourir ou s'en aller, voilà le ſort de tout ce que j'ai aimé, & je reſte pour vous pleurer. J'ai deſiré que vous réuſſiſſiez ; j'en étois

ſûr ; cela eſt arrivé, & voilà le fruit que j'en retire. Allez donc, bon homme, & ſoyez utile, puiſque c'eſt à cela que vous êtes appellé : vous m'aimerez & vous m'honorerez, quelque part que vous ſoyez, par le diſcernement de votre amitié. Dites ce que vous ſentez pour moi à mes chers Américains, & ils m'aimeront auſſi. J'en ſuis heureux d'avance.

Je vous quitte pour m'occuper d'eux, & puis je vous parlerai de ce qui vous concerne. Il me ſemble que je mets dans mes ſentimens & dans mes idées l'ordre que vous y établiriez vous-même.

Mon ami, les hommes veulent être libres ; mais ils voudroient en même-temps jouir. Preſque perſonne ne ſait mettre à la liberté le prix qu'elle vaut : on croit apparemment que cela va tout ſeul. On ne ſait pas qu'il eſt bien plus aiſé

d'être eſclave que d'être libre ; qu'on dérive preſque toujours vers la ſervitude. On commence par celle des choſes, on finit par celle des hommes ; & quand on s'en apperçoit, il n'eſt plus tems ; je dirai davantage, on ne veut plus revenir ſur ſes pas.

J'ai lu les conſtitutions de vos Treize-Etats ; j'aurois quelque choſe à blâmer, mais bien plus de choſes à louer. Ces conſtitutions toutes ſeules ſont déja un beau ſpectacle, quand on les juge ſur notre Europe. Mais vos amis ont trop tôt l'air d'avoir achevé l'œuvre, & je voudrois qu'ils ne cruſſent pas ſi-tôt leur Gouvernement parfait ; car il y a beaucoup à refaire encore, même à la machine. Ce ſeroit honorer la liberté qu'ils chériſſent, de croire que pour l'aſſeoir ſur de bons & ſolides fondemens, il faut plus de tems qu'ils n'en ont employé ; & une partie de l'hommage que l'on doit aux bonnes

BIBLIOTHEQUE ROYALE

Inſtitutions, conſiſte à y regarder long-tems, avant de les croire parfaites. J'aimerois à penſer qu'ils ne ſe conſidèrent que comme ayant bien commencé, & que l'édifice ne leur paroîtra fini que dans dix ans. S'ils croyent trop tôt être bien, jamais ils ne ſeront bien tout-à-fait.

Je ſuppoſe que les conſtitutions ſoient excellentes, ce n'eſt encore là que le méchaniſme ; mais la puiſſance qui doit l'animer, où eſt-elle? Il y a quelque choſe avant une forme de Gouvernement ; ce ſont les hommes, & les hommes ne conſiſtent que dans les mœurs ; les mœurs ſans leſquelles il n'y a point de loix, & après leſquelles il n'y en a plus.

Pour obtenir des hommes, il faut prendre des enfans. Où eſt le plan d'éducation nationale ? Je n'en vois pas dans votre Livre.

Pour conſerver les hommes, il faut qu'ils ſe trouvent heureux avec les mœurs de leur éducation ; où ſont les récompenſes pour la bonne & ſimple vertu ? je n'en vois pas davantage.

Pour que les hommes ſoient heureux en faiſant le bien, il faut que les bonnes actions conduiſent à toutes les diſtinctions du gouvernement politique. Où ſont les règles ſur le nombre des Offices publics & ſur la manière d'y pourvoir ? je n'en vois pas la moindre trace.

Pour que les hommes ſoient heureux en faiſant le bien, il faut non-ſeulement qu'ils aient de quoi vivre & ſe faire honorer : il faut qu'ils ſoient gais ; la gaieté eſt le bonheur de tous les momens, & le bonheur de la vie eſt compoſé de tous ces momens-là. Où ſont les fêtes, les cérémonies populaires, les aſſemblées générales, les rendez-vous

publics de ces peuples de frères, qu'il doit ſuffire de rapprocher, pour les rendre contens ? Je n'en vois rien dans le Livre.

Pour que les hommes ſoient heureux & bons (car cela eſt inſéparable), il faut qu'il y ait un eſprit public, nourri ſans ceſſe par les Spectacles, les rapprochemens, les cérémonies. Sans paſſion commune, il n'eſt point de patriotiſme, & la paſſion qui attache à la République, ne ſe forme & ne s'alimente que par les objets ſenſibles : il faut des rapports continuels entre ceux qui veulent avoir une Patrie. C'eſt en ſe voyant, en s'embraſſant, en riant, en vivant, en jouant enſemble, que le cœur ſe forme à aimer, & que la terre qu'il faudra peut-être défendre au péril de la vie, ſe confond avec les hommes qui l'habitent. Magie des anciens Légiſlateurs, qu'êtes-vous devenue ? Notre

philoſophie altière s'eſt trop élevée au-deſſus des premiers, des ſimples rapports, & nous avons étudié l'homme, au point que nous ne ſavons plus comment on le mène. Je cherche dans votre Code des choſes qui tiennent à ces idées-là, & je n'y trouve rien.

Un peuple libre! voilà certes une belle & ſublime idée; mais que fera-t-il ce peuple, comment vivra-t-il? Sera-t-il agricole ou commerçant? Commerçant de quoi? Sera-ce des fruits naturels & ſurabondans, ou de ſon induſtrie fabricante? & puis de quelle induſtrie? Aura-t-il des manufactures de luxe & de ſuperfluités? aura-t-il des beaux-arts, ou n'en aura-t-il que de bons? A quoi donnera-t-on des encouragemens? quels travaux laiſſera-t-on ſans récompenſe? prendra-t-on des précautions contre l'introduction des métaux, & l'impulſion des loix

ſera-t-elle pour la richeſſe ou pour l'abondance ? ce qui eſt fort différent ; laiſſera-t-on germer dans les têtes la fauſſe idée, que l'argent peut s'allier avec l'eſprit de liberté ? idée d'où bientôt naîtroit la paſſion d'en acquérir, c'eſt-à-dire la paſſion des peuples eſclaves, avec les Inſtitutions les plus libres. Par tout pays, ce ſont les mœurs qui ont ſoutenu ou renverſé les loix. Je ne vois rien dans l'ouvrage des Treize-Etats, qui faſſe ſoupçonner qu'on ait penſé à toutes ces choſes.

Mon ami, il s'eſt paſſé ſous nos yeux un évènement, unique depuis quatre mille ans. Des ſociétés nouvelles ſont formées de ce qu'il y avoit de plus libre parmi les hommes anciens : ce ſont les lumières de la vieilleſſe & les forces de la jeuneſſe. Des individus, arrivés jadis un à un ſur un territoire immenſe, où ils viennent

de verſer leur ſang, doivent être fort différens de ce qu'ils étoient dans leurs premiers pays. C'eſt dans toute la force de cette grande révolution, qu'il faut fixer le bien & déraciner le mal. Si la philoſophie peut être bonne à quelque choſe, ce n'eſt peut-être pas où elle prend naiſſance, c'eſt où on la tranſplante; elle conſtate les maux dans le pays qui la voit éclorre, elle peut les prévenir dans celui où on la porte; mais n'oublions jamais que la philoſophie n'eſt que la ſcience des bonnes mœurs, & l'art de les perpétuer.

Je conçois quelque choſe avant la conſtitution d'un peuple; ce ſont les inſtitutions : des inſtitutions libres & ſages aſſurent la durée d'un Etat, plus qu'elle ne peut l'être par la balance des pouvoirs. Chaque jour l'habitude des bonnes pratiques ſuſpend l'inclinaiſon des ames vers le relâchement; au lieu que tout

tend à briſer les reſſorts artificiels du Gouvernement, & que la pareſſe du peuple conſpire pour cela avec l'ambition des Chefs.

Heureuſement la nature a tout fait, pour que les inſtitutions utiles ſoient faciles à établir en Amérique. Une terre ſans bornes n'y refuſe la propriété à perſonne, & demande le travail à tous. Un Propriétaire forcé de travailler lui-même, eſt dans la Société civile l'homme le plus propre à tout bien, & le plus éloigné de cet état de corruption, qui ferme le cercle pour les Républiques & les Royaumes. Maintenez reſpectueuſement les mœurs que cette poſition-là doit vous donner ; oubliez, s'il eſt poſſible, que vous vécutes autrefois dans une autre patrie, qui s'eſt enrichie par le commerce, ou du moius n'oubliez jamais que ſa conſtitution s'y défend à peine de la

corruption que les richeſſes y ont introduite.

N'encouragez point le commerce ; gardez-vous-en bien, laiſſez-le aller, parce qu'il ne faut rien gêner, ſur-tout quand on eſt parvenu à obtenir un peuple, dont les mœurs ſont réprimantes pour tout ce qui eſt mal. Le commerce de l'Amérique la perdroit, s'il devenoit un objet dominant : elle ſera aſſez heureuſe pour n'avoir de long-temps du ſuperflu ; au lieu d'exporter ſes denrées vers le Conſommateur étranger, elle recevra des importations d'hommes qui conſommeront ſur ſon territoire. Voilà le plus beau, le plus grand, le plus magnifique des commerces ; d'autant plus noble qu'elle s'enrichira ſans nuire à perſonne, & que la plupart des nouveaux venus ne ſeroient bons à rien, au lieu d'où ils partent, & deviendront bons à tout, au

lieu où ils arrivent. L'Amérique prendra peu d'hommes faits aux autres Nations, & en formera beaucoup. L'univers gagnera, ſans que les Etats particuliers y perdent. S'il y en avoit un, que les émigrations dûſſent affoiblir ou plutôt dépeupler, il ſeroit bon au genre humain que cet Etat ceſsât d'être ; & l'un des bienfaits de l'Amérique envers l'Europe, ſera de forcer les Souverains à rendre leurs ſujets plus heureux

J'ai laiſſé courir ma plume, en cauſant avec vous, mon ami, des objets qui me plaiſent le plus & qui conviennent le mieux à mon ame. Voilà quelques idées, indigeſtes ſans doute, mais que je crois utiles, quand un eſprit plus ferme les aura digérées ; c'eſt d'après elles que j'ai imaginé que de tous les ouvrages d'Europe, ceux de l'Abbé de Mably étoient les plus appropriés à la ſituation des

Colonies, *devenues Etats indépendans*; quelques Livres des Economiſtes ſont bons auſſi à emporter avec vous. Ici on les a traités comme des rêves; je les regarde, moi, comme le produit de principes excellens altérés quelquefois par un eſprit ſyſtématique. La vérité eſt dans ce qu'ils admettent, le ſyſtême dans l'excluſion qu'ils donnent à tout autre principe. Selon eux, que la production, la fabrication, la circulation, la conſommation ſoient libres, & tout eſt dit. Je n'aime pas, quant à moi, que les beſoins phyſiques ſoient tout; l'ame a les ſiens, & c'eſt à les diriger vers des objets d'utilité publique, que la bonne adminiſtration doit tendre inceſſamment. Je veux que les hommes ſoient libres dans toutes leurs actions naturelles; mais cette liberté, ils ne l'auront pas long-temps ſans liberté politique, & celle-ci ils la perdront

s'ils ne ſont pas animés de cette paſſion vive qui ſert à la conſerver. La paſſion ne raiſonne pas ; & c'eſt ce qui la rend ſi puiſſante & ſi invincible. Je vous ai dit les choſes qui me paroiſſent propres à la faire naître & à l'entretenir. A force de nous prêcher la raiſon, on nous a ôté le reſſort des grandes actions, ſans nous rendre plus raiſonnables. On ne fera jamais rien d'un peuple qui n'a point ſa folie ; ce qui importe, c'eſt qu'elle ſoit utile au bien public.

....Vous voyez en eſprit le bien que feront un jour les conquêtes des Américains ; perdez cette idée-là ; ne la communiquez à perſonne. Jamais les Conquérans n'ont fait un véritable bien, & ce n'eſt pas pour l'intérêt du genre humain, qu'on verſe le ſang des hommes. Si vos bons amis s'aviſoient de chercher des conquêtes, ils n'auroient plus que des

vices à exporter, des vices & peut-être des lumières; mais ſans les mœurs, les lumières reſſembleroient à la lanterne ſourde de l'aſſaſſin, qui n'éclaire le viſage de ſon ennemi, que pour porter un coup plus ſûr. Inſtruire les hommes ſans les rendre meilleurs, c'eſt multiplier les moyens de mal faire; & le temps approche, je l'eſpère, où l'on commencera à ſentir que les vraies lumières ſont celles des anciens peuples, qui n'avoient ni perdu la ſimplicité primitive, ni acquis nos connoiſſances. Ce n'eſt pas chez nous que naîtra cette maxime; mais l'Amérique eſt digne de nous renvoyer une telle leçon en échange de nos ſervices; elle ne pourra jamais marquer à ſes alliés une plus noble reconnoiſſance.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Réfléchiſſez avec votre bonne tête ſur mes foibles idées. N'attribuez jamais à notre philoſophie plus de puiſſance qu'elle n'en a; perſuadez bien à vos anciens Compatriotes qu'il n'y a de puiſſance ſur les hommes en corps de peuple, que dans l'éducation, les uſages, les cérémonies, l'eſprit public, cette cordialité fraternelle qu'inſpirent un bonheur ſimple & une vie laborieuſe, la fierté d'une Milice nationale qui fait de tout Citoyen un Guerrier au beſoin, jamais pour conquérir, mais à tout moment, pour défendre la Terre ſacrée....., l'accord enfin des loix civiles & criminelles avec tout cela. Il faut que dans dix ans il n'y ait pas en Amérique un Soldat ſtipendié : les merveilles de la diſcipline deviennent des miracles, quand elle gouverne l'enthouſiaſme national ; je vénère peu d'hommes à l'égal de Whaſington, à qui nos ſots

jugemens & la fauſſe gloire n'ont pas fait faire une démarche de trop, & qui n'ayant tiré l'épée que pour la defenſe, met le comble à ſa grandeur, au moment où il la poſe : mais j'aurois voulu que Fabius eût eu plus de peine à réprimer la fougue des Romains. Ce qu'il faudroit pour la perpétuité & la ſplendeur de vos Etats, c'eſt une ardeur dans les Citoyens, qu'on pourroit à peine contenir, & dans les Chefs, une ſageſſe qu'on pourroit à peine irriter.

Paris, 28 *Août* 1783.

FIN.

N O T A.

Le mot de l'Enigme qui se trouve page 36 est *le Loto Dauphin.*

Faute d'impression.

Pag. 85, lig. 15. Par celle des Temples ; lisez, par les Temples.

Pag. 94, lig. 10. Bergers ; lisez, Bergères.

TABLE

Des Matières contenues dans ce Volume.

De M. le Chevalier DE *B.*

Couplets ſur le Retour de M. le D. de Ch. page 3

Ronde dialoguée, entre Madame Dugazon & M. Michu, pour la guériſon de Madame la Marquiſe de Monc. 4

De M. LEBRUN.

Ode ſur les environs de Paris. 27

M. DE *CA....*

Vers pour mettre au bas du Portrait de M. l'Abbé Arnaud. 33

M. DE *CHA.... de l'Académie Françoiſe.*

Le Chapelier, Conte. 44

M. DE *LA* DIXMERIE.

La Mépriſe. 40

M. le Chevalier DE *FLORIAN.*

Le Novice de la Trape, Romance pag. 19

Lettre à M. Gesner, en lui envoyant le Roman de Galathée. 93

M. le Marquis DE *FULVY.*

Le Billet doux & l'Epigramme, Fable. 47

M. GESNER.

Réponse à M. le Chevalier de Florian. 56

M. DE LA HARPE, *de l'Académie Françoise.*

Couplets chantés dans une Fête donnée à M. le Duc de Ch. à son retour de Chan. 8

M. IMBERT.

Vers aux Acteurs de la Comédie Françoise qui ont joué dans le *Jaloux sans amour.* 68

M. DE SAINT-JUST.

Le Phénix, Fable. 45

M. l'Abbé DE LILLE, *de l'Académie Françoise.*

Lettre à Madame de Vaines. 79

Feu M. DE LISLE.

Le Jardinier & son Maître, Fable. 49

Le Pêcheur. pag. 53
La Justice des Moutons, à M. l'Archevêque de Cambray. 58
Le bon Métayer, à M. le Duc de Ch. 61
La jeune Fille & les Oiseaux, à Mademoiselle de l'Orr. 71
Le Vigneron & le Vin nouveau, Fable. 74

M. Moreau, Historiographe de France.

Couplet à Madame la Comtesse de la M. 10
Chanson à Madame la Comtesse de G. 15
Chanson à Mesdames la Comtesse du Ch. & la M. de D. 16
La Vieillesse, Romance. 17
Enigme. 36
Vers à Madame la Comtesse D.... 38

M. le Comte de N.

Chanson. 1

M. le Chevalier de Rhul.

Couplets chantés dans un Bal chez la Reine, par des Troubadours. 11

M. le Comte de Segur.

Le Mérite & le Hazard, Fable. 34

M. le Vicomte DE SEGUR.

Chanson sur l'Ambition. pag. 13

M. SORIN.

Pastorale imitée de Pope. 55

M. TARGET, *de l'Académie Françoise.*

Lettre à M. de CR. 99

ANONYMES.

La petite Innocente, Chanson. 23

Compliment fait à M. l'Abbé de Lille par un Habitant de Constantinople. 39

Réponse d'un Habitant de Paris. *id.*

L'Erreur & la Vérité, Fable. 41

La Fausseté, Conte. 65

La jeune Pénitente, Epigramme. 67

Charade sous le nom d'Entremont. 46

Fin de la Table.

LISTE

LISTE des principaux Ouvrages qui ont paru depuis Mars 1785.

DISCOURS prononcés dans l'Académie Françoiſe à la réception de M. Target, le 10 Mars 1785, chez Demonville.

Les Devoirs d'un Prince réduits à un ſeul principe, ou Diſcours ſur la Juſtice, par M. Moreau, Hyſtoriographe de France, nouvelle édition, in-8.

Panégyrique de Sainte Thérèſe, prononcé dans l'Egliſe des Carmélites de Saint-Denis, par M. l'Abbé de Serre Figon, chez l'Eſclapart, Libraire, Pont Notre-Dame.

Diſcours ſur l'Homme Public, par M. l'Abbé Cayre de Mirabel, à Paris, chez Petit, Quai de Gêvres.

Diſcours prononcés dans l'Académie Françoiſe à la réception de M. l'Abbé Morellet, le 16 Juin 1785.

Les Deux Freres, Comédie en cinq Actes, par M. de Rochefort, Repréſentée ſur le Théâtre François, le 12 Avril 1785.

Afgil, Poëme en cinq Actes, à Paris, chez Cailleau, rue Galande.

Les Epreuves, Comédie en un Acte & en Vers, repréſentée ſur le Théâtre François, le 29 Janvier 1785, par M. Forgeot, à Paris, chez Prault, Quai des Auguſtins.

Les Déguiſemens, Comédie en un Acte & en Proſe, repréſentée ſur le Théâtre de l'Ambigu Comique, à Paris, chez Cailleau, rue Galande.

La Triſte Journée, ou le lendemain des Noces, par l'Auteur de Fanfan, Comédie en un Acte, repréſentée ſur le Théâtre des Variétés Amuſantes, le 14 Juillet 1784, chez Cailleau, rue Galande.

Les deux petits Freres, ou les Vertus de l'Enfance, Comédie en un Acte, repréſentée ſur le Théâtre de l'Ambigu Comique, le 3 Février 1785, chez Cailleau.

La Folle Journée, ou le Mariage de Figaro, avec figures ou ſans figures, Comédie en cinq Actes & en Proſe, par M. de Beaumarchais, repréſentée ſur le Théâtre François le 27 Avril 1784, à Paris, chez Ruault, au Palais-Royal.

L'Enthouſiaſte, Comédie en deux Actes, par M. de la Montagne, repréſentée ſur le Théâtre de l'Ambigu Comique, le 19 Avril 1784, chez

l'Auteur, Hôtel d'Anjou, rue Mâcon, & chez Nyon, Libraire, rue Mignon.

Le Poëte Anonyme, Comédie en deux Actes & en Vers, chez Bélin, rue Saint-Jacques.

La Bonne Mere, Comédie en un Acte & en Prose, par M. le Chevalier de Florian, chez Didot l'aîné.

Petite Bibliothèque des Théâtres, année 1785, N°. 13, on souscrit Butte Saint-Roch, & chez Bélin, rue Saint-Jacques.

Cléomene, ou Tableau Abrégé des Passions, à Paris, chez Didot le jeune, Quai des Augustins.

Isman ou le Fatalisme, Histoire Persanne, traduite du Portugais, deux petits in-12, chez la Veuve Ballard, rue des Mathurins.

Collection des meilleurs Romans Grecs, Latins & Gaulois, à Paris, chez Volland, Quai des Augustins.

Andromède, Poëme en cinq Chants, chez Bailly, rue Saint-Honoré.

Calypso, ou les Babillards, N°. XLVII, à Paris, chez Regnault, rue Saint-Jacques.

Education Morale & Physique des Enfans des deux Sexes, in-12, chez Nyon, l'aîné.

Nouveau Manuel d'Epictete, Extrait des Com-

mentaires d'Arrien, nouvellement traduit du Grec en François.

L'Ami de l'Adolescence, par M. Berquin, septième & huitième Cahiers. On souscrit au Bureau de l'Ami des Enfans, rue de l'Université, N°. 28.

Histoire des Dieux, par Mademoiselle Julien, 2 vol. in-12. chez l'Auteur, Place Dauphine, Mérigot l'aîné, Boulevard Saint-Martin.

Essais Historiques sur les Mœurs des François, depuis Clovis jusqu'à Saint Louis, par M. de Sauvigny, Censeur-Royal, & Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis. On souscrit chez l'Auteur, rue Saint-Guillaume, ou chez Clousier, Libraire, rue de Sorbonne.

Les Promenades de Clarice & du Marquis de Valzé, par M. T., seconde édition, avec des changemens. Cinquième & sixième Cahiers, à Paris, chez Cailleau, rue Galande, veuve Duchesne, rue Saint-Jacques.

Génie de M. de Buffon, à Paris, chez Delalain le jeune, rue Saint-Jacques.

Histoire Physique, Morale, Civile & Politique de la Russie Ancienne & Moderne, par M. le Clerc, 5 vol. in-4., à Paris, chez Froullé, Quai des Augustins.

Superſtitions Orientales ou Tableau des Erreurs & des Superſtitions des principaux Peuples de l'Orient, 1 vol. in-fol. à Paris, chez le Roi, rue Saint-Jacques.

Mélange de Littérature Etrangère, tom. 1 & 2, chez Gogué & Née de la Rochelle, rue du Hurepoix, Bélin, rue Saint-Jacques.

Entretiens Philoſophiques ou le Philoſophe du Luxembourg, par M. le Prevôt Dexmes, à Paris, chez la veuve Ducheſne, Bailly, rue Saint-Honoré.

Traité de l'Ortographe Françoiſe, enrichi de notes critiques, à Paris, chez Mérigot le jeune.

La Vie de Louis-Marie Grignon de Montfort, chez Delalain le jeune.

Lettre Critique ſur les Promenades de Clarice, avec la Réponſe, Paris, chez Cailleau, Imprimeur, rue Galande.

De l'amour de Henri IV pour les Lettres, in-18, à Paris, rue d'Anjou, la ſeconde porte cochère à gauche en entrant par la rue Dauphine.

Courier Lyrique ou Paſſe-Tems des Toilettes, le prix de la Souſcription eſt de 14 livres pour Paris, & de 16 livres pour la Province, chez Knapen, rue Saint-André-des-Arcs.

Œuvres Dramatiques de Garrick, chez le Traducteur, rue Sainte-Apolline, N°. 16.

Œuvres Morales de Plutarque, traduites en François par M. l'Abbé Ricard, chez la veuve Desaint.

Epîtres qui ont remporté le Prix de l'Académie des Jeux Floraux, par M. J. Pilhes, chez Cailleau, rue Galande.

Le Mentor Universel, par M. l'Abbé Roy, Censeur-Royal, N°. II & III, à Paris, chez l'Auteur, rue Guénégaud, N°. 20.

Annales Poëtiques depuis l'origine de la Poësie Françoise, Tome XXXII, chez les Editeurs, rue de Jussienne.

Le Cabinet des Fées, ou Collection choisie des Contes des Fées, première & seconde livraison, 4 vol. On souscrit à Paris, rue & Hôtel Serpente. Le prix de la Soousscription est de 3 livres 12 sols le volume broché, orné de trois planches.

Grammaire des Dames, par M. Prunay, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, à Paris, chez Eugene Onfroy, rue du Hurepoix.

Ode sur la Naissance de Monseigneur le Duc

de Normandie, par M. Castera, chez Prault, Imprimeur du Roi.

Traduction de l'Iliade, 2 vol. in-8, chez Laurent, rue de Tournon.

Les Métamorphoses d'Ovide, traduites en Vers François, à Paris, chez Nyon l'aîné.

Les Etrennes du Printems aux Habitans de la Campagne, chez Lami, Quai des Augustins.

Etudes Poëtiques, ou Imitation en Vers de différens Auteurs, à Paris, chez Clousier, rue de Sorbonne.

Discours sur l'autorité de l'Usage, sur la Langue, prononcé par M. Marmontel, dans une Séance Publique de l'Académie Françoise, le 12 Avril 1785.

Journée des Enfans, Poëme. Le Matin, chez Clousier, Imprimeur, rue de Sorbonne.

Poésies diverses de M. Offman, in-12, à Nancy, & à Paris, chez Prault.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE